

saient autrement pour marquer la figure de leur esclave. Je ne m'attendais à rien, et voici qu'un Arabe vint me dire : "Farraghit (c'était mon nom), Farraghit, couche-toi, mon petit, nous allons t'endormir." J'avais alors huit ans, je ne pensais pas au mal qu'allait me faire ce méchant homme, je me couchai par terre : "Ferme tes yeux", me dit-on ; j'obéis à mon maître et je ferme les yeux pour dormir. Alors l'Arabe prend un morceau de marbre tranchant et me fait avec cette pierre deux profondes incisions sur la joue gauche et sur la joue droite. Les souffrances que je ressentais étaient terribles, il me fallut les endurer sans pousser un cri. Une autre fois, un nouveau maître Arabe me dit : "Farraghit, nous allons t'engraisser, et sur le marché tu seras vendu cher." Je m'étends donc par terre pour dormir ; alors le cruel Arabe, avec une pierre, me fait encore deux nouvelles incisions sur la figure. Et pour empêcher le sang de couler trop et aussi pour cicatriser les plaies, on me mit les feuilles d'une plante qui pousse dans notre pays, et qui a cette vertu de cicatriser les blessures. Si la douleur me faisait pousser des cris, mes maîtres me frappaient et me disaient : "Si tu continues à crier nous allons te couper la tête avec ceci." Et ils me montraient leurs grands couteaux : j'avais peur et je souffrais en silence.

J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maîtres Touaregs et Arabes ; six tatouages sur la joue droite, six sur la joue gauche et trois sur le front. Chaque marchand Arabe et chaque marchand Touareg a sa marque.

J'étais donc à Ain-Salah dans une tente, parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Warglah, afin de nous exposer en vente. Je ne raconterai pas ce voyage à travers le désert : faim dévorante, fatigues et coups, c'est le pain quotidien de l'esclave. Nous arrivâmes à Warglah sur le marché d'esclaves. On nous fit ranger par ordre de taille : les petits et les mourants derrière. Je vis beaucoup d'acheteurs venir près de nous et prendre nos compagnons. Personne ne voulait m'acheter : j'avais trop mauvaise mine.